

La Terre d'après Catherine Gfeller : une tentative d'échos-graphie.

Catherine Gfeller s'installe dans le siège enthousiaste à l'idée de voir le paysage s'étendre sous ses yeux "en version intégrale"¹.

De son point de vue , "les lignes se dégageront enfin, pour montrer un dessin complet, une peinture achevée, signée" dont les éléments en résonance révéleront l'harmonie globale.

Le décollage de l'avion est imminent. Son appareil photo est chargé prêt à se déclencher sous la pression de son doigt dirigé par le libre arbitre de son regard. L'engin qui transporte Catherine Gfeller survole à présent la terre. Elle a pris l'apparence d'un être hybride à mi-chemin entre un humain et une boîte enregistreuse d'images tel un radar. Son appareil est rivé sur son œil et son regard est fasciné par "les plis, les renflements de cette terre dont les membres s'étirent pleinement, en toute volupté".

" La course folle des couleurs a démarré ". Catherine Gfeller s'est rapprochée de l'immensité et peut apprécier l'ensemble monumental du motif, vision qui lui était inaccessible à terre. A cette distance au-dessus du sol, il s'agit de tout capter : "le noyau central, le début et la fin de chaque motif". Aussi, embrasse t-elle le paysage à l'aide de son appareil photographique ; elle le

fait pivoter afin de saisir tous les contours tel un parachutiste en chute libre ondulant en accord avec les courbes de la terre dans une danse libérée de la loi de gravitation. Seuls "les oiseaux, les nuages et les êtres volants non identifiés" ont la chance d'observer le développement entier des ondulations de la terre dans une approche intégrale, c'est à dire avec le souci d'êtreindre de partout, par dessus, par dessous, de biais ou de front ce spectacle. Pour ce faire, un véhicule tel que l'avion lui permet d'embrasser son dessein tout en étant libre de ses mouvements de caméra et des repères spatiaux au point d'en créer de nouveaux échappant à la lecture habituelle, conventionnelle.

D'ailleurs, lors de la composition de l'œuvre finale, il s'agit de solliciter le regard en lui faisant faire des bonds d'un bout à l'autre de l'image, provoquant des ric-hochets optiques sur les éléments. Les regroupements des images sont ainsi effectués dans le but de faire des liens entre elles, créant ainsi une cascade d'échos.

On passe en effet de l'infiniment grand à l'infiniment petit, d'un vaste univers aux caractéristiques aussi infimes que celles que recèlent les empreintes digitales. L'avion dans un vrombissement aérien passe au travers des nuages et survole ce quartier de la terre peigné par une autre machine que l'homme emploie pour tirer profit cette fois-ci de sa chair.

Grâce à une composition multipliant les orientations, Catherine Gfeller nous entraîne dans un nouveau sillon rythmé par les courbes et les dessins aux tonalités chatoyantes. On

¹ Toutes les citations sont extraites des notes de travail de Catherine Gfeller.

peut se demander si cette écorce terrestre n'est pas finalement la scène où se jouent les variations d'une nature aux états d'âme bouleversés par son évolution naturelle et les interventions de l'homme.

Ainsi, peut-on percevoir les traces d'écorchures rompant les lignes régulières du passage de l'homme comme si la nature se défendait et voulait reprendre du terrain créant une sorte de presqu'île en son sein même. Parfois, le système immunitaire de la terre semble fortement affaibli et laisse apparaître les tâches esseulées telles des métastases et autres symptômes épidermiques maladroits.

On dirait qu'il s'agit d'autopsier la terre ou d'effectuer un travail de microchirurgie. Quoiqu'il en soit, nous voilà transportés d'une dimension géante à une autre infiniment plus petite en l'espace de quelques clichés et d'un subtil montage. On saisit même parfois la troisième dimension. Enfin, la terre ne fait pas seulement l'objet d'une mise en abîme ou de missions opératoires, elle est aussi le lieu de parures sophistiquées tels des tableaux abstraits ou dans l'esprit de l'art nouveau viennois.

Là, le bruit des réacteurs de l'avion ainsi que les déclics de l'appareil photo s'évanouissent pour laisser place au frottement des feuilles et des étoffes de la nature, les couleurs se fondant les unes aux autres dans une nouvelle harmonie.

Carine Baubil

Paris, Mars 2000.